

J'étais arrivé, quatre heures plus tôt, en provenance directe du 100 de la rue Réaumur où j'avais fait la permanence de nuit, il aurait été pourtant plus simple de rentrer chez moi, au 4 de la rue Blondel, mais je n'avais pas eu envie d'aller vers la porte Saint-Denis et de me retrouver seul dans mon trou, j'aurais pu aussi me rendre aux Halles si proches pour boire un coup chez Vatiér, bien coincé au bar entre le dos sanglant d'un porteur de bœuf et la fourrure d'une fille, mais j'avais préféré galoper dans la nuit glaciale jusqu'au Louvre, traverser le fleuve, remonter la rue de Seine jusqu'au coin de la rue de Buci, et là, brusquement, je m'étais trouvé nez à nez avec Madame Jeanne.

JEAN-MARIE DALLET

encre de guerre





encre
de guerre

DU MÊME AUTEUR

- Les Antipodes*, Éditions du Seuil, préface de Marguerite Duras, 1968
L'Atelier du tropique, Éditions Saint-Germain-des-Prés, 1976
Waterman bleu-noir, Éditions Laffont, 1978
Tahiti Jim, Éditions Laffont, 1979
Dieudonné Soleil, Éditions Laffont, 1983
Paradis, paradis, Éditions Laffont, 1984
Fin de partie au Sans-Soucis, Éditions Laffont, 1989
Veilleur où en est la vie ?, Éditions Laffont, 1994
Au soleil des vivants, Éditions Lattès, 1998
Tentative de fuite, Éditions Plon, 2000
Je, Gauguin, Éditions La Table ronde, La Petite Vermillon, 2003
Pontmaudit ou les chemins de la haute mer, Éditions du Rocher, 2006

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Au plus loin du tropique, Les Éditions du Sonneur, 2005

© Les Éditions du Sonneur, 2008

ISBN : 978-2-916136-12-7

Dépôt légal : mai 2008

Conception graphique : Anne Brézès

Relecture typographique : Nathalie Barthès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
tél. : 01 45 49 15 86 – fax : 01 42 22 12 69
www.editionsdusonneur.com

JEAN-MARIE DALLET

encre de guerre



À Marie-Noël Rio

Il est des bateaux qui aborderont à bien des ports,
mais aucun n'abordera à celui où la vie cesse de faire souffrir,
et il n'est pas de quai où l'on puisse oublier.

Fernando Pessoa

Le Livre de l'intranquillité

1

C'EST LA TRUFFE FROIDE DE BRUTUS qui me réveille, il me la pousse dans le cou sous le col du blouson, j'entrouvre un œil, je vois sa grosse tête pleine de poils, ses bons yeux idiots d'animal, Tire-toi, mais il ne part pas, au contraire il me décape le visage à coups de langue, alors je me lève avec dix heures à ma montre et une grande envie de pisser, j'entends la radio de Madame Jeanne qui crache des infos, mais je comprends seulement Algérie, Indépendance, à cause des cris des clients.

Dehors, c'est le matin gris de l'hiver triste, Brutus me suit jusqu'aux vécés au fond du couloir, je passe la tête sous le robinet du lavabo, frotte mes dents d'un doigt avec le savon du distributeur, m'essuie le visage, les cheveux à l'aide de mon mouchoir, puis je vais commander un grand noir à Madame Jeanne qui s'active derrière son zinc – quand elle m'aperçoit, elle baisse la radio qui est passée au cha-cha-cha, elle dit, Tiens, voilà le François, il est réveillé, débarbouillé.

J'étais arrivé, quatre heures plus tôt, en provenance directe du 100 de la rue Réaumur où j'avais fait la permanence de nuit, il aurait été pourtant plus simple de rentrer chez moi, au 4 de la rue Blondel, mais je n'avais pas eu envie d'aller vers la porte Saint-Denis et de me retrouver seul dans mon trou, j'aurais pu aussi me rendre aux Halles si proches pour boire un coup chez Vatier, bien coincé au bar entre le dos sanglant d'un porteur de bœuf et la fourrure d'une fille, mais j'avais préféré galoper dans la nuit glaciale jusqu'au Louvre, traverser le fleuve, remonter la rue de Seine jusqu'au coin de la rue de Buci, et là, brusquement, je m'étais trouvé nez à nez avec Madame Jeanne qui commençait à tourner la manivelle.

Laissez donc, laissez-moi faire, voilà ce que j'avais dit, et j'avais levé le rideau de fer du Café du Marché, aidé la patronne à mettre le perco sous pression, à disposer les croissants dans les corbeilles de métal, à fendre les baguettes, à sortir le beurre du frigo, après, Madame Jeanne m'avait offert un jus en grondant, T'as encore pas voulu rentrer chez toi, vaurien, quand t'auras fini ta tasse, va donc dormir un peu sur une banquette.

J'y étais allé pendant que les premiers clients arrivaient, tous des gars du marché qui commandaient des ballons de blanc, sortaient leur couteau

pour trancher le petit salé. J'avais entendu Madame Jeanne dire qu'à midi, comme plat du jour, ce serait du chou farci, puis, allongé sur la moleskine rouge d'une banquette de l'arrière-salle, j'avais vu Brutus, de l'autre côté de la rue, lever la patte contre une pile de cageots pleins de salades, enfin, les genoux à la poitrine et la tête enfoncée jusqu'au nez dans le col de mon blouson, j'avais basculé dans le sommeil.

À présent, bien réveillé par la langue de Brutus et l'eau du robinet, je me tiens debout devant le comptoir en compagnie des habitués, je suis tranquille jusqu'à vingt heures, avant de retourner à *France-Soir* pour y découper aux ciseaux les dépêches du télex, répondre au téléphone, attendre que la nuit s'achève, je regarde dehors passer les voitures, les camions, gesticuler le poissonnier, le boucher, le type de chez Nicolas, le droguiste, le marchand de journaux, ils sont là, comme chaque matin, à faire la navette entre leur tiroir-caisse et le Café du Marché – un canon, un sourire à la patronne, une caresse à Brutus et ils s'en retournent au turf.

De temps en temps, des belles du quartier se campent devant le comptoir, elles font des mines, purlèchent leur rouge, sucent les pailles de leur Coca, je les connais toutes, aussi bien les demoi-

selles Gros-Nichons qui portent leur poitrine en avant comme une décoration que les mignonnes Roulent-du-Cul qui n'en sont pas encore revenues d'avoir une merveille de trou entre les cuisses, mais voilà que Brutus pose son museau sur le zinc, c'est l'heure des croissants qu'il partage avec sa mémère cajoleuse, et moi, je m'offre une demoiselle Beau-Visage qui boit, avec des grâces de chat, une tasse de chocolat.

Je suis à ses côtés depuis plus d'un quart d'heure, je la drague vivement avec mon baratin bien rôdé, et si, maintenant, je sais lui offrir du sentiment, du mystère, ce sera gagné, alors je vais de l'avant, je dis des petits riens aimables, des compliments qui la font sourire, on se tutoie déjà, déjà je glisse vers le sexuel avec douceur, et quand elle joue à l'effarouchée, je lui raconte des histoires auxquelles elle ne croit pas – Viens, tu verras si je mens, voilà ce que je lance à Lucia, une jeune brune fraîche qui résiste un peu, et je l'emmène illico vers le Panthéon où je pousserai mon avantage, ensuite, je casserai mon dernier billet de cent pour l'inviter à déjeuner.



Dans un vent glacial, on quitte le boulevard Saint-Michel pour s'engouffrer dans la rue Soufflot, à tra-

vers la brume, j'aperçois la masse du Panthéon, j'explique à Lucia que les morts méritants reposent dans cet immense tombeau et, parmi eux, mon père sacrifié sur l'autel de la patrie – c'est comme ça que disaient autrefois les généraux –, je dis aussi, Il ne séjourne pas en compagnie des messieurs historiques qui ont leurs os en poussière dans des sarcophages, il n'est pas du même calibre, il a seulement son nom creusé dans la pierre.

Ensuite, j'achète deux billets au manchot à casquette d'aviateur qui tient la caisse, d'habitude il se tait, aujourd'hui, il grogne, Jeune homme, je vous vois trop souvent et toujours avec une demoiselle nouvelle, vaudrait mieux que je ne vous surprenne pas à fricoter dans l'ombre de ce lieu sacré, mais Lucia n'a rien entendu, heureusement, et nous glissons dans la pénombre sur les dalles du Panthéon, nous sommes seuls, pas de visiteurs à l'heure de l'apéritif, je m'arrête devant la colonne réservée aux écrivains morts pendant la guerre de 1940 pour montrer à Lucia le nom de François Kerlan gravé en lettres rondes entre ceux de Jules Jasmazsian et de Jean Lévy, alors elle m'offre un gros soupir, un baiser sur la joue, je dis, Tu vois, je ne mens jamais, je l'entraîne vers la sortie en souriant.

Maintenant, nous traversons le Luxembourg en naviguant au plus près des arbres noirs et des pâles

reines de France sculptées dans le marbre, nous laissons derrière nous le bassin où ne nagent ni mouettes ni voiliers, où les canards se sont planqués dans leur petite maison cernée par la glace. D'ordinaire, ce jardin appartient aux promeneurs, aux coureurs à pied, aux joueurs de tennis, d'échecs, et même à un troupeau de petits chevaux aussi résignés que l'homme qui les tire, que les enfants qui les montent, mais, aujourd'hui, parce qu'il fait moins de zéro, il n'y a personne, sauf nous qui marchons dans la buée de nos souffles, et comme Lucia m'a dit en sortant du Panthéon de lui parler de moi, je n'arrête pas.

Je réussis même, lors d'une courte halte, juste le temps de savourer quelques rayons miraculeux d'un soleil qui force les nuages – on s'est adossés au mur de la serre tropicale, j'entends derrière les pierres le gémissement des palmiers, des bananiers, des lauriers roses en bac –, je réussis à évoquer presto les douleurs que j'endure dans le ventre de Marie où je vis depuis sept mois. Elle vient d'apprendre la mort de François, elle veut mourir, elle avale une boîte de gardénal, cela lui bouleverse les intérieurs et c'est comme si on m'étranglait avec des cordes de sang, mais nous ne mourrons pas, me voilà même, au neuvième mois, dépoté dans la souffrance, braillant tête en bas, rouge ver

de terre au-dessus du lit blanc, et un jour, plus de vingt ans après, Marie dira, Ce n'était pas drôle, moi, accouchant seule sans mari, toi, naissant seul sans père.

On marche à nouveau entre les troncs noirs et sous les branches sans feuilles, mais ces mots de femme ont dû toucher Lucia car elle s'arrête brusquement, juste avant la sortie est du Luxembourg, à la hauteur de la baraque à bonbons, pour m'offrir son visage attristé, me tendre sa bouche que je prends – son nez froid, sa langue chaude –, et alors ma petite trompe aveugle, que je portais moite, aplatie, sous le Levi's, se dresse, cherche à grimper vers mon nombril, mais déjà elle retombe, molle, parce que Lucia s'écarte, qu'il fait si froid.

On remonte la rue de Vaugirard, avant de glisser, main dans la main, vers le boulevard Saint-Germain par la rue de Tournon, et je lui raconte les deux kilomètres qui séparaient, à Nantes, les maisons de mes grands-mères – elles s'occupent de moi depuis que Marie s'en est allée à Paris pour reprendre son poste de professeur de gymnastique au lycée Paul-Bert, elle doit gagner sa vie, elle est contente de fuir la pitié des gens qui pleurnichent sur la pauvre jeune veuve, et de mon côté, je trotte sur mes jambes courtes de l'aïeule maternelle à la paternelle.